



Cathy Ytak
Gérard Rondeau

Il se peut qu'on s'évade



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

J'ai vingt-trois ans et je m'appelle Peter Skøresen, je mesure un mètre soixante-dix-sept, je suis brun aux yeux bleus. J'ai passé les premières années de ma vie au Danemark, avec ma famille, dans un petit port de pêche, avant de venir en France.

Enfant, j'étais très doué. J'apprenais tout, tout vite, trop vite. Je m'ennuyais aussi. On disait que j'avais une tête bien pleine, avec de l'admiration dans la voix. Moi, en secret, j'imaginai ma tête comme une valise pleine à craquer, et trop lourde à porter. Non, je n'ai pas la tête bien pleine, j'ai la tête lourde. Je ne supporte pas le bruit.

Peu à peu, on a moins parlé de génie à mon égard, mais d'un esprit fragile, facilement perturbé. On parle beaucoup de moi dans mon dos, on dit des choses.

Je suis un jeune homme très intelligent qui ne sait pas communiquer avec les autres, juste restituer ce qu'on m'apprend. Doté d'une mémoire hors norme, je ne comprends cependant pas quand il faut dire merci ou au revoir. Enfant, je ne pleurais pas, je ne riais pas, j'ignorais ce qu'étaient la joie, la tristesse. Jusqu'au

jour où je suis entré dans un musée, j'avais neuf ans.

Et là, devant le tableau d'un peintre florentin, j'ai eu envie de pleurer et de rire, et c'était tellement nouveau pour moi que j'ai fait les deux à la fois : hurler de joie, sangloter de chagrin. Mes parents ont appelé un médecin en urgence, on m'a fait une piqûre, je suis redevenu cet enfant très doué, calme et silencieux, mais quelque chose avait changé et s'était ouvert en moi. Une brèche dans une muraille : derrière il y a le soleil, et même si on ne peut le regarder en face sans être aveuglé, on sait désormais qu'il existe.